

Présentation du livre de Monique Schneider par Claude Rabant

Je vais entrer dans le vif du sujet de ce livre de Monique Schneider, *Le paradigme féminin*, car il en vaut la peine et je ne peux pas le contourner à aucun égard. Je dirai d'abord que ce livre, *Le paradigme féminin*, cet ouvrage, ce livre, ce volume m'a donné un très grand sentiment de joie au sens le plus propre et pur du terme, c'est-à-dire au sens spinoziste du terme. Pour moi, ce livre a été une cause véritable de joie spinozienne, si vous voulez bien vous souvenir que pour Spinoza la joie, c'est ce qui permet d'augmenter et d'étendre et d'accroître la sphère de l'être. " Par joie, dit Spinoza, j'entendrai la passion par laquelle l'esprit passe à une perfection plus grande. " Ce livre - pour des raisons que je vais vous souligner, vous expliquer ou vous rappeler -, ce livre crée de la joie par l'agrandissement de notre espace d'être et de penser. Comme vous savez, chez Spinoza, la joie s'oppose à la tristesse, et la tristesse, pour peu qu'elle y mêle le corps, s'appelle chez Spinoza la mélancolie.

Donc nous sommes là devant quelque chose qui est le risque et la menace de la mélancolie qui est à bien des égards l'état actuel de notre moment culturel. Et donc à cet égard, je dis, j'affirme que le livre de Monique Schneider est un livre absolument nécessaire dans ce moment mélancolique de notre culture et que le travail - parce que la joie n'est pas quelque chose qui vient simplement comme le divertissement qui nous ferait oublier un instant le drame de la tristesse ; la joie c'est quelque chose qui est un véritable enjeu de vie et de travail. Donc il y a un véritable travail dans cette passion, il y a un travail de la passion qui est la passion de la joie et de l'élargissement. Le paradigme féminin, on peut le prendre en acte précisément de ce point de vue de l'élargissement de l'être, l'élargissement de l'oreille, l'élargissement de l'écoute. Je dois dire qu'en lisant ce livre, je me suis mis à entendre toutes sortes de choses - chez mes patients en particulier d'ailleurs - que sans doute je n'aurais pas entendues ou pas comme ça. On peut en avoir l'acte dans ce que Monique Schneider souligne d'un mode que vous connaissez certainement chez tel et tel patient : le rêve de la chambre supplémentaire.

Ce livre, c'est une véritable chambre supplémentaire; c'est une véritable chambre supplémentaire qui nous est ouverte, offerte à parcourir. Et je dirai deux choses : c'est d'une part une chambre supplémentaire, avec sa vastitude, ses horizons troublants, disons. Et c'est aussi non seulement un espace, mais c'est aussi une temporalité qui est celle d'un rythme, mais un rythme - je dirais même une danse qu'on pourrait par moments considérer plus précisément comme une valse - dans l'écriture même et qui se définit comme un tournoiement. Et le verbe tournoyer, le tournoiement est un des termes clés de cet ouvrage. Et donc c'est un tournoiement, une danse, un rythme par lequel précisément il s'agit de créer petit à petit - et pas à pas si on peut dire - un mouvement qui va contre la mélancolie. Parce que cette mélancolie, c'est quoi ? La tristesse, c'est quoi ? C'est le rétrécissement de l'espace - on pourrait aussi faire allusion à ce que dit Imre Hermann sur l'opposition des espaces hyperboliques ou les espaces sphériques fermés : les espaces hyperboliques à la courbure négative, ce sont des espaces qui en fait, paradoxalement, sont des espaces qui nous rapprochent de nos objets d'amour. Tout un élargissement de l'espace. Donc, c'est un espace plus vaste et dans lequel néanmoins on est plus proche de nos objets.

A l'inverse, l'espace qui se ferme, l'espace fixe qui nous conduit vers la tristesse, c'est l'espace en réalité monofocal qui est celui du primat phallique. A cet espace monofocal du primat phallique, Monique Schneider nous montre qu'on peut - qu'on doit ! - opposer un espace pour le moins bifocal. Qu'est-ce que ça veut dire ? On est toujours en quelque sorte dans l'espace du spinozisme, c'est-à-dire dans les termes de Monique Schneider dans une

"approche indissolublement linguistique et figurative", mais en termes spinoziens on pourrait dire dans un espace où l'idée, c'est l'idée du corps. Et les propositions de Spinoza que je pourrai là mettre en exergue de ce livre, c'est : "Une idée qui exclut l'existence de notre corps ne peut être dans notre esprit, mais lui est contraire."

Donc le programme de ce livre, c'est le suivant : comment penser et mettre en œuvre l'indépendance symbolique des femmes? Si je dis que ce livre est un livre absolument nécessaire, c'est qu'il est, émanant du champ analytique, un des seuls, sinon véritablement le seul qui ait entrepris de répondre à certaines questions et de déjouer ce qu'on a attribué à la psychanalyse une certaine fixité réactionnaire, de certaines tendances conservatrices. Et j'en veux simplement pour preuve certains points de rencontre - pas sur tous les points, mais certains points de rencontre - entre ce livre de Monique Schneider et l'ouvrage récemment réédité d'Antoinette Fouque qui s'intitule Il y a deux sexes, une rencontre peut-être ignorée des deux, mais enfin la référence commune aux Euménides d'Eschyle. Voilà ce que dit Antoinette Fouque mais Monique Schneider dit la même chose en des termes presque identiques : "Nulle part ailleurs que dans les Euménides [c'est Antoinette Fouque qui parle] se sont exprimées avec autant de clarté, de précision, de rigueur, d'arrogance, la défaite mythique, historique et politique des femmes, la dictature virile qui fonde le modèle démocratique, hanté dès l'origine par l'exclusion de l'autre, par l'envie de l'utérus." Ça ne date pas seulement des Euménides ; c'est encore absolument actuel que l'on impute à la psychanalyse, via Freud et via Lacan, la rigidité de ce que Monique Schneider appelle la "stratégie du glaive" et le modèle du pouvoir, de l'érection, de la verticalité.

Alors le programme, c'est donc de laisser "affleurer" - c'est un autre terme qui revient méthodologiquement chez Monique Schneider - il s'agit en fait d'enlever le bâillon qui nous bâillonne tous, hommes et femmes, et de laisser affleurer la gestualité corporelle qui permet peut-être d'étayer la différence homme/femme. A la différence peut-être d'Antoinette Fouque, Monique Schneider ne dirait pas "il y a deux sexes", mais elle dirait plutôt : "Il y a deux savoirs sur le corps et deux gestualités qui construisent précisément cette structure bifocale." Qui nous mène à quoi? A un double enjeu que je vais essayer de vous présenter sous la forme la plus synthétique possible. Il y a à partir de là un double enjeu tressé de part en part dans le texte même: un enjeu sur la textualité - essentiellement freudienne - et un enjeu sur la sexualité. Et une des forces, me semble-t-il, majeure de ce livre, c'est de vous montrer à quel point ce double enjeu est tressé et intriqué entre la textualité et la sexualité, entre en particulier la textualité freudienne - un certain abord possible de la sexualité freudienne - et le discours de la sexualité. C'est en traitant la textualité freudienne que Monique Schneider montre aussi comment on peut traiter le discours de la sexualité, de manière à déconstruire cette - pour résumer ce que je disais tout à l'heure - cette tristesse phallique, dont nous sommes tous à bien des égards encore profondément prisonniers.

On retrouve dans ce livre un travail qui a été déjà très largement effectué, travaillé, poussé en avant par Monique Schneider dans ses livres précédents, mais là il y a une sorte, je dirais, de maturité et de point de perfection, de clarté, de simplicité qui s'avère, dans la manière de lire Freud, qui se tient essentiellement dans l'idée de ne pas faire de Freud, comme elle dit, "simplement un domaine d'un seul tenant", mais de voir, dans le tissu même du texte, des réseaux de clandestinité - des tourbillons sémantiques, compacts en quelque sorte, un certain nombre de formules qui traversent tout le texte - des fissures théoriques, des logiques hétérogènes qui aboutissent à quoi? A quelque chose que j'appellerai, pour la question de la textualité, ce que j'appellerai un principe de supplémentarité. Et ce principe de supplémentarité appliqué au texte, ça signifie en particulier et avant toute chose que,

conformément à la théorie freudienne même, il y a dans le texte des strates, mais surtout ces strates ne s'annulent pas les unes les autres ; elles se superposent, elles se surimpriment, elles glissent les unes sur les autres, mais néanmoins elles restent, non seulement lisibles, mais valides. Et ça, c'est une sorte de miracle, je dirais, de ce que nous apporte Monique Schneider dans sa lecture de Freud, c'est-à-dire que toute une stratification du texte de Freud, qui disparaît petit à petit, reste profondément valide et donne l'idée que - c'est une idée qu'on a souvent d'ailleurs en écoutant les patients -, ce sont les bifurcations, les voies détournées, les voies accidentelles, les surprises du chemin qui sont les plus intéressantes et beaucoup plus intéressantes que la voie droite, ce que Kant a appelé " la voie droite ", comme chez Dante qui dit : " Tout commence dans la Divine comédie ", quand il quitte la voie droite pour rentrer, traverser la nuit. Il y a quelque chose de ce chemin-là chez Monique Schneider. Et du point de vue de Freud, eh bien ce qu'on découvre, c'est un Freud profondément à l'écoute des femmes - au moins dans toute la première période de son rapport aux hystériques - à l'écoute des femmes, qui est capable de répercuter leur discours. Plus loin, Monique Schneider nous dit que Freud, en réalité, en a fait le paradigme même - c'est un des sens du titre du Paradigme féminin - Freud en a fait le paradigme même de sa conception de l'appareil psychique. Freud nous a construit un psychisme féminisé, dans le meilleur sens du terme, au sens où le réseau métaphorique féminin prend fonction dans le texte freudien, prend la fonction d'infratexte.

Et donc, encore aujourd'hui, la tâche que s'est donnée Monique Schneider, à mon avis, qui nous est d'une extrême importance, d'une extrême utilité, qu'il s'agit de laisser affleurer les messages qui, dans la transmission analytique actuelle, sont tombés dans les oubliettes. Et c'est tellement tombé dans les oubliettes que - juste comme ça, c'est un indice médiatique si je peux dire - il y avait hier ou avant-hier, dans Le Monde, un article de Birnbaum sur le concept d'homophobie : voilà encore ce qu'on dit de la psychanalyse - et ce qui est sans doute vrai, dans bon nombre de positions que prennent les psychanalystes dans les médias précisément - que ce concept d'homophobie " est une notion cruciale qui reprend les questionnements autrefois portés par les mouvements féministes qui mettent en crise les valeurs établies (la psychanalyse et son œdipe), l'anthropologie et ses structures de la parenté et va même jusqu'à menacer d'implosion les corpus politiques traditionnels ".

Ce que j'apprécie aussi dans ce livre, c'est qu'il y a une sorte de non-violence, d'une certaine manière - ça n'est pas un livre apparemment violent, il y a une sorte de non-violence, mais d'une grande efficacité précisément contre les discours établis. Donc ça c'est, je dirais, pour la question de la textualité et de ce que je nomme - pour essayer de résumer ce qui me paraît l'essentiel - ce principe de supplémentarité. Or le principe de supplémentarité, il vaut également et au même titre pour le discours sur la sexualité, c'est-à-dire que ce qui s'oppose profondément, ce qui nous permet de déjouer - parce qu'il n'y a pas d'autre possibilité, il n'y a pas à le prendre véritablement de front - mais ce qui nous permet de déjouer ou de saper la complémentarité phallique, c'est-à-dire le face-à-face du phallus et du manque et de sa perspective scopique, ce qui nous permet de saper et de déjouer ce principe de complémentarité, c'est un principe de supplémentarité qui ne met pas en regard au même niveau le féminin - et là encore il y aurait un déplacement par rapport à certaines affirmations d'Antoinette Fouque quand elle oppose au désir de pénis le désir d'utérus - Monique Schneider prend le soin d'expliquer qu'il n'y a pas de primat de l'utérus. Mais il n'y a pas non plus, à proprement parler, de position féminine, car la position implique elle-même, dans son concept, un espace quadrillé, un espace stable. Il n'y a pas de position féminine, mais un périple, une métamorphose et une approche de deux zones inquiétantes, troublantes, inconnues à l'intérieur du corps qui excèdent aussi bien la vision que la nomination, mais par lesquelles on peut se laisser emporter. Et à l'intérieur, cette vision de l'intérieur féminin est

quelque chose qui n'est ni fixe, ni stable en tant que tel - je retombe sur mes pieds - parce que dans cet intérieur, c'est un lieu de surabondance et d'explosion. C'est un bon exemple que j'aurais aimé vous lire mais ce n'est peut-être pas la peine - c'est le dernier ouvrage paru d'Amélie Nothomb qui s'appelle *Le Robert des noms propres*, qui dit exactement sous les formes qu'Amélie Nothomb donne à son écriture, et ce que dit par ailleurs, dans son registre, Monique Schneider : c'est une bombe. L'enfant, c'est une bombe, c'est une explosion et aussi ça induit le risque pour la femme de disparaître. Il y a un terme que je note parce que ça me paraît absolument génial dans son condensé, c'est l'idée, d'une part d'un don sur fond de substitution, et c'est l'idée de la féminité comme structure auto-éjectable.

La conclusion qui me permet de retomber là où je voulais retomber, parce que c'était quand même de retomber sur un sol - on n'est pas tout à fait sur un sol, on est dans un autre espace -, mais on est dans un espace où sur le sol il y a des choses qui sont - j'entendais ce matin quelqu'un qui parlait de Uccello et qui disait que chez Ucello il y avait une chose très importante par rapport au sol, c'était ce qui était chu sur le sol. Il y a des choses qui sont chues sur le sol, mais qui aussi dessinent sur ce sol un tourbillon ou un carrousel, notamment sous la figure de ce que Monique Schneider cite de Macbeth : " *A moving grove* ", une forêt en marche. Or cette forêt en marche, vous savez dans Macbeth, c'est la forêt qui vient mettre à mort le tyran.

Donc c'est la mise à mort du tyran, non pas sous une forme d'une armée bien réglée, mais sous la forme de cette forêt en marche - et en réalité de cette origine tourbillonnante qui traverse l'espace, où il y a, dit Monique Schneider, " une distribution tournoyante des rôles ", qui m'a fait penser à deux choses sur lesquelles je vais vous laisser là pour méditer à tout cela, et à leur importance. D'une part quelque chose que Paul Klee, dans sa *Théorie de l'art*, appelle la toupie, c'est-à-dire un mouvement tridimensionnel à l'intérieur du tableau, qui est un mouvement de toupie, c'est-à-dire un axe et un disque qui tournent ; et que c'est l'équilibre de ces mobiles, de ces deux éléments qui fait tenir l'ensemble dans le mouvement. Et d'autre part, si vous avez la possibilité d'aller voir un film, une comédie musicale indienne qui s'appelle *Devdas*, qui est un film extraordinaire, précisément parce que d'une part c'est un film très féministe à bien des égards et qui montre la lutte - enfin la lutte en l'occurrence pas victorieuse, mais enfin la lutte tout de même des femmes contre une certaine société patriarcale écrasante - et aussi ce qui se passe entre les femmes. Ce que j'avais aussi envie de dire, c'est qu'il me semble important de transmettre dans le débat que cette question de la féminité tournoyante, ça concerne forcément toujours plusieurs femmes et ce qui se passe entre ces femmes. Et là, ces différentes femmes qui se distribuent les rôles dans la bataille, si on peut dire, la bataille contre le patriarcat, ça se traduit par une série de chorégraphies magnifiques, et précisément où on voit ces mouvements de tourbillon. Donc, je ne peux que vous livrer à la lecture de ce livre.

Claude Rabant